

ÉCOLE POLYTECHNIQUE  
ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE INDUSTRIELLES

CONCOURS D'ADMISSION 2002

FILIÈRES **MP** ET **PC**

COMPOSITION FRANÇAISE

(4 heures)

\*\*\*

« L'amitié, ce rapport sans dépendance, sans épisode et où entre cependant toute la simplicité de la vie, passe par la reconnaissance de l'étrangeté commune qui ne nous permet pas de parler de nos amis, mais seulement de leur parler, non d'en faire un thème de conversation, mais le mouvement de l'entente où, nous parlant, ils réservent, même dans la plus grande familiarité, la distance infinie, cette séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport. »

Maurice Blanchot  
*L'Amitié* (1971)

Quelles réflexions vous suggère cette évocation de l'amitié par Maurice Blanchot, romancier et essayiste contemporain? Vous proposerez une réponse argumentée en vous appuyant sur votre lecture de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote, des *Faux monnayeurs* d'André Gide et d'*En attendant Godot* de Samuel Beckett.

\* \*  
\*

**Rapport de Mmes Anne-Marie BACQUIÉ-TUNC, Véronique BONNET, Marie-Rose GUINARD, Valérie GUIRAUDON, Marie-Noëlle PERTUÉ, MM. Emmanuel CAQUET, Jean DELABROY et François ROUSSEL, correcteurs.**

Au regard des années précédentes, la moyenne générale de l'épreuve de français atteste une relative stabilité en MP (9,8) et accuse un léger fléchissement en PC (9,1). Cela tient en partie à la réelle difficulté du sujet qui a provoqué de nombreuses incompréhensions et entraîné une partie des candidats dans des stratégies de contournement (mise entre parenthèse pure et simple des termes embarrassants), ce qu'on peut interpréter comme un palliatif désespéré ou inconscient, mais en tous les cas sans excuse. À la différence des années précédentes, ce sujet a suscité très peu d'excellentes dissertations auxquelles le jury n'hésite pas à mettre des notes élevées (entre 17 et 20) ; celui-ci s'est trouvé face à une masse de copies souvent peu discernables entre elles et dont certaines cumulaient les travers les plus communs.

Outre une orthographe et une syntaxe particulièrement défectueuses qui ne peuvent être tolérées, il faut bien constater, sans grande originalité, l'absence fréquente d'explicitation et de questionnement des termes essentiels de la citation proposée. À ce travail pourtant appris tout au long de la préparation, s'est très souvent substituée une paraphrase introductive ramenant les différents éléments du sujet à quelques platitudes bien senties sur les grandeurs et illusions de l'amitié, sans le moindre commencement d'une problématique articulée. Il faut également relever ce qu'on nommera pudiquement des « sautes de concentration » assez fréquentes, qui faisaient passer de M. Blanchot à M. Blanchard, voire à M. Leblanc ; mais la palme revient en ce domaine aux candidats qui, fièvre des élections aidant, n'ont pas hésité à lui substituer un certain Bachelot. On ne peut enfin que déplorer la répétition mécanique des mêmes formules proverbiales et des mêmes passages prélevés dans les œuvres, sans véritable souci de les confronter effectivement à la définition de l'amitié selon M. Blanchot. Certaines copies ont heureusement tranché avec cette grisaille générale, n'hésitant pas à développer avec précision des références plus risquées, y compris d'ordre cinématographique, montrant ainsi qu'une réflexion sur l'amitié n'est pas fatalement condamnée à un défilé de poncifs édifiants.

Ce constat global ne peut donc satisfaire le jury qui renvoie sur tous ces points au rapport de l'année dernière : les exigences élémentaires d'une dissertation y sont rappelées avec netteté et il paraît surprenant qu'un nombre non négligeable de copies n'en tiennent aucun compte, y compris dans la simple présentation formelle. On ne peut accepter de la part d'étudiants entraînés aux contraintes méthodologiques et matérielles de ce type d'épreuve les innombrables ratures, surcharges, ajouts en marge, souvent à la limite de la lisibilité minimale. Nous ne saurions trop conseiller aux candidats de la prochaine session de relire ce rapport 2001 non pour y chercher un quelconque modèle à reproduire, mais pour se convaincre qu'une lecture scrupuleuse des termes du sujet, reliée à un souci élémentaire de rigueur argumentative, permet d'éviter le désagrément d'une évaluation négative dont le jury est le premier consterné.

De manière plus générale, et malgré les indications et conseils inlassablement répétés par les professeurs, il faut déplorer dans nombre de copies par ailleurs sérieuses un manque d'attention à la singularité des œuvres exprimant dans des registres de discours hétérogènes les opacités, les imprécisions, les ambiguïtés qu'un terme comme celui d'amitié renferme nécessairement. Le plus étrange aux yeux du jury, et le moins justifiable, est le manque de sens critique des candidats qui se vérifie dans le réflexe pourtant mille fois dénoncé consistant à prendre la citation offerte à la discussion comme une vérité établie à laquelle il faudrait à tout prix ajuster les œuvres du programme. D'où une série d'efforts désespérés ou dérisoires pour arriver à une coïncidence totalement artificielle qui aplatit entièrement le sens des textes, en totale contradiction avec l'esprit de cette épreuve.

Sans le moindre commencement d'une justification attentive, et souvent au prix d'incompréhensions notables, voire de contradictions ou d'incohérences flagrantes, la grande majorité des copies a donc choisi d'entériner purement et simplement la définition proposée par M. Blanchot, en neutralisant ses difficultés de compréhension et en ne retenant la plupart du temps que la dimension « indicible » de l'amitié dont on ne pourrait parler sans la trahir. Cette dimension trop vite accordée était le plus souvent rapportée à la fameuse formule de Montaigne évoquant l'inexplicable singularité de son lien avec La Boétie : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi ». Les candidats oublièrent que la réflexion de Montaigne ne se réduit pas à cette formule mais développe un discours sur l'amitié dont la dimension explicite de la perte et du deuil pouvait se rattacher de manière plus précise, plus attentive et moins convenue à certains éléments de la citation de M. Blanchot.

Le jury ne peut donc que rappeler une évidence trop souvent oubliée : même sous la forme affirmative d'une citation, le sujet proposé doit être l'occasion d'un questionnement articulé ; l'autorité toute relative d'un auteur ne peut être considérée comme l'accès à une formule magique à laquelle l'évocation des œuvres devrait s'ordonner sans résistance. Les copies les plus stimulantes sont bien évidemment celles qui évitent d'emblée une telle fermeture d'esprit et se donnent avec simplicité les moyens d'une explicitation et d'une discussion des termes du sujet, proposant une argumentation critique qui n'est pas pour autant la volonté de contredire à tout prix la définition proposée. Sans opposer de manière simpliste la conception intemporelle de l'amitié défendue par M. Blanchot et le caractère inégal, contrasté, voire heurté des liens d'amitié, il n'était pas si difficile de s'interroger, œuvres à l'appui, sur les limites, voire les impasses de cette idéalisation exprimée dans des déterminations négatives et des formules paradoxales qui ont à l'évidence dérouté et désarçonné beaucoup de candidats. La citation proposée à la discussion se présentait en effet comme une longue phrase dans laquelle nombre de copies se sont malheureusement perdues, jusqu'à en oublier les termes essentiels, parfois même en croyant de bonne foi qu'il suffisait de réécrire la totalité de la phrase pour conjurer l'angoisse de ne pas la comprendre. Il n'est donc pas inutile de rappeler, une fois encore, qu'une introduction ne consiste pas à recopier littéralement une citation, même longue et obscure à première vue, mais à proposer une mise en perspective articulée autour de questions qui dégagent des lignes d'analyse et tentent d'explicitier les termes essentiels du sujet en fonction d'une lecture forcément sélective et interprétative. Trop de copies, qui montrent par ailleurs

un réel effort de lecture des œuvres, confondent encore ce travail interprétatif nécessaire avec le fait de vouloir restituer à tout prix l'ensemble des thématiques abordées au cours de l'année, ce qui n'est en rien l'exigence de l'épreuve. Les meilleures copies ont su à l'inverse saisir d'emblée l'importance de ce travail de compréhension sélective et de présentation par questionnement qui annonce une pensée structurée et la met en œuvre dans un développement suivi.

On peut donner à cet égard quelques éléments indicatifs parmi bien d'autres. La longue phrase de M. Blanchot constituait une sorte de définition enveloppant une double dimension qu'il n'était pas si difficile de dégager à une lecture attentive. D'une part, on trouvait dans cette phrase une série de traits visant à faire ressortir par négation la teneur d'une véritable amitié : « sans dépendance », « sans épisode ». Ces formulations ouvraient une interrogation sur les liens effectifs d'amitié et leur inscription ou non dans une durée homogène (constance, intensité, affrontements ponctuels, ennui, sérénité . . . ) dont chacune des œuvres offrait telle ou telle dimension théorique ou fictionnelle, souvent à l'encontre des termes avancés par M. Blanchot. D'autre part, on pouvait identifier dans cette définition de l'amitié une structure paradoxale au double sens du terme : une logique instable par association de termes contradictoires, et une opposition à ce qui apparaît comme une opinion commune. Certaines expressions formellement ressemblantes (« étrangeté commune », « distance infinie », « ce qui sépare devient rapport ») relèvent de la figure rhétorique classique de l'oxymore et pouvaient donner lieu à une réflexion critique légitime sur la « désincarnation » revendiquée d'une telle conception de l'amitié, son absence totale de dimension historique ou événementielle.

Cette détermination par M. Blanchot d'une « étrangeté commune » pouvait évidemment être opposée au discours décrivant l'amitié comme un attachement par ressemblance, discours dont certaines analyses d'Aristote présentent une version devenue précisément l'un des lieux communs en la matière, sur lequel il était également possible de réfléchir de manière critique. Mais trop de copies se sont alors enfermées dans l'opposition binaire entre « ressemblance » (Aristote) et « dissemblance » (Blanchot), négligeant une formule de ce dernier évoquant le « mouvement de l'entente » constitutif de l'amitié. Cette opposition rigide de thèses présentées comme exclusives était le plus souvent appuyée sur la répétition pure et simple de formules « proverbiales » considérées comme autant de vérités équivalentes relevant de l'opinion ou de l'humeur : « qui se ressemble s'assemble », « les contraires s'attirent ». Le travail qu'un auteur comme Aristote effectuait sur le sens et la teneur de ces lieux communs dans leur évidente contradiction était totalement oublié ou ignoré, remplacé par une simple succession d'exemples pris dans les œuvres et illustrant indifféremment l'une ou l'autre formule.

Trop souvent, la typologie et la hiérarchie aristotéliennes des formes d'amitié ont été considérées comme un préalable strictement descriptif, comme si l'autorité supposée d'un discours théorique, aussi subtil qu'il soit, était hors de toute discussion, comme si un texte philosophique détenait d'emblée une vérité à laquelle il faudrait simplement mesurer les textes littéraires. Les copies les plus stimulantes, refusant cette « intimidation théorique » injustifiée, ont réussi à identifier et à interroger deux formes différentes d'idéalisation de l'amitié qui rapprochaient sur ce point Aristote et Blanchot, pour les confronter à la

trivialité plus singulière et plus heurtée des amitiés inscrites dans des durées hétérogènes et offrant précisément des « épisodes », des « dépendances » et des points de rupture. À cet égard, les œuvres de Gide et de Beckett offraient évidemment matière à une critique parfois féroce de cette idéalisation, à condition de ne pas se contenter de quelques passages ou citations mécaniquement mémorisés et restitués sans véritable mise en perspective.

Les copies les mieux structurées ont su en général faire ressortir de manière convaincante les raisons de discuter soit tel élément précis de la définition de Blanchot, soit l'esprit général de cette définition qui restait par ailleurs énigmatique si on ne cherchait pas à donner un contenu plus explicite à cette « étrangeté commune » et à cette « distance infinie ». Sans que cela constitue une connaissance préalable qui n'était nullement exigée des candidats, certaines copies ont rappelé que cette phrase de M. Blanchot se rapportait plus singulièrement à l'évocation de son ami G. Bataille. Cet élément autorisait à percevoir dans les formules paradoxales de la citation non seulement une tonalité de deuil comme on l'a déjà relevé, mais aussi l'horizon de la mort comme compréhension possible de cette « séparation » qui « devient rapport ». Et certains candidats ont relevé à juste titre que cet élément conservait alors une part indéniable d'énigme ou d'obscurité difficile à réduire. Mais rares (et d'autant plus remarquables) ont été les analyses qui reliaient cette dimension furtivement aperçue aux divers moments des œuvres où la présence de la mort (explicite, violente, ou implicite) pouvait être l'occasion d'une analyse plus spécifique des termes avancés par M. Blanchot, y compris pour s'en démarquer, en proposant une compréhension moins « évanescence » de l'amitié.

Parmi les éléments les plus significatifs à cet égard, il reste toujours surprenant de trouver si peu d'analyses attentives à expliciter et à discuter une formule aussi frappante et problématique que celle qui définit l'amitié comme « sans épisode ». Que voulait signifier Blanchot par là, quel rapport au temps et à l'histoire singulière d'une relation d'amitié ? Il n'est pas moins surprenant de trouver si peu d'analyses exposant les variations temporelles, l'importance d'événements fondateurs ou cause de rupture, les décrochages d'intensités, les phases diverses et contrastées que peut, comme toute autre relation humaine, traverser une amitié. C'est d'ailleurs ce que M. Blanchot, dans d'autres textes, ne manque pas d'évoquer ; et c'est ce que les candidats pouvaient faire valoir à partir des œuvres du programme, particulièrement riches en développements divers à cet égard, sans exclure pour autant leur propre expérience pour peu qu'elle soit réfléchie et éventuellement nourrie de la lecture de ces œuvres.

Les copies attentives à cette dimension temporelle et « mobile » de l'amitié ont souvent tranché avec la grisaille routinière des références et des citations « obligées » (du moins aux yeux des candidats) d'auteurs dont les diverses considérations se révélaient sans pertinence pour le sujet : La Fontaine, La Rochefoucauld, A. Dumas, « l'immortel auteur des Trois mousquetaires », lesquels se réduisaient d'ailleurs tristement à leur seule devise non moins immortelle. On ne peut que déplorer une nouvelle fois la tendance à utiliser un réservoir assez limité de références parfois peu consistantes et stéréotypées au-delà de l'acceptable (le recours massif au Petit Prince de St Exupéry en est un symptôme parmi d'autres). La propension à se satisfaire de formules proverbiales ployables en tous sens et valant pour tous sujets se révèle contre-productive car sans rapport pertinent avec les

dimensions singulières du sujet proposé.

De manière plus générale, le jury peut avoir l'impression, assez décourageante et triste, que beaucoup de candidats excluent par principe toute relation des textes qu'ils ont pu étudier pendant l'année avec leur propre expérience qui est pourtant, concernant l'amitié, une source d'analyse légitime, pour peu qu'elle soit aussi l'occasion d'une lecture et d'une compréhension plus attentives des œuvres du programme. Contrairement à ce que croient et affirment naïvement certaines copies, ces œuvres ne constituent pas un « panel représentatif » sur un thème donné, qu'il faudrait traiter comme un simple échantillon parmi d'autres. Elles conservent leur épaisseur, leur hétérogénéité de forme et de contenu, leur part d'obscurité ouverte à l'interprétation (c'est aussi la difficulté connue de cette épreuve). Mais il faut heureusement reconnaître que de bonnes et même de très bonnes copies ont précisément réussi, sans céder à la facilité de l'anecdotique, l'alliance d'une culture maîtrisée et d'une expérience concrète, voire personnelle, susceptible d'une réflexion attentive. Même si elles n'ont pas été en nombre suffisant, le jury remercie vivement leurs auteurs.